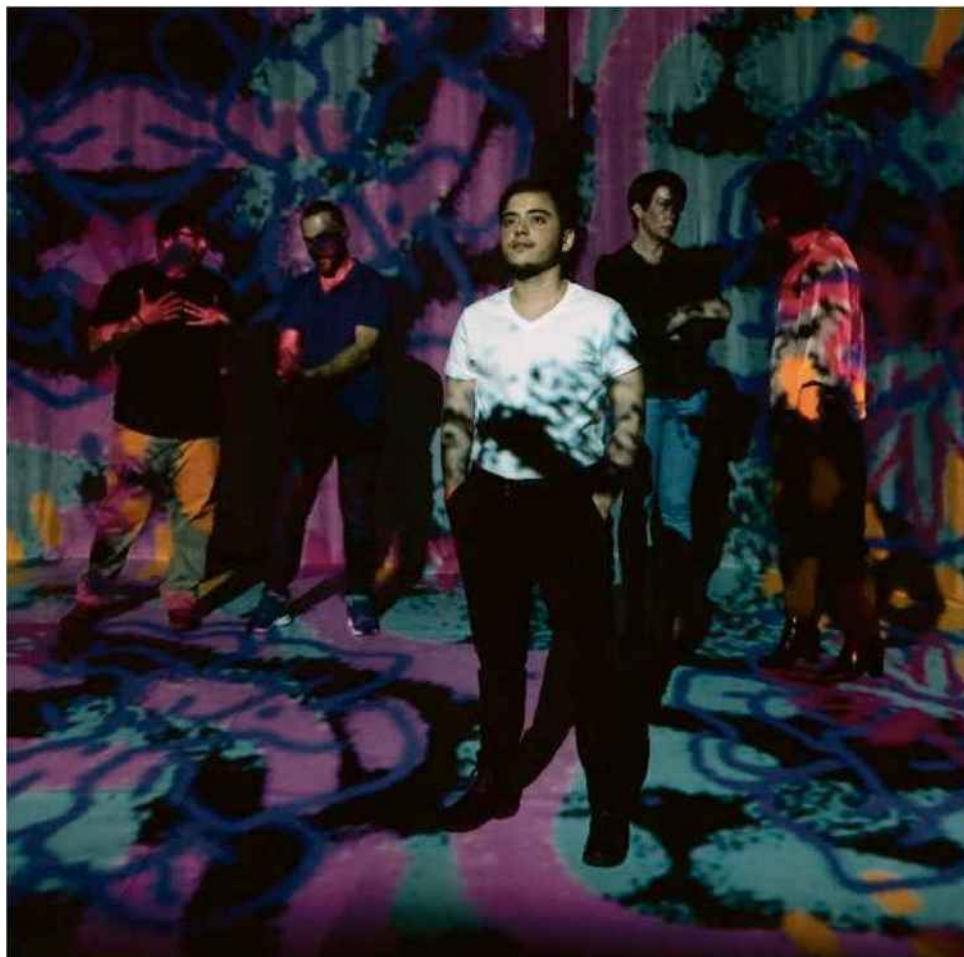




Ian de la Rosa, l'un dans l'autre



Ian de la Rosa (au premier plan) dans *TRANS*. EMILIA STEFANI-LAW

Rencontre avec le jeune cinéaste espagnol, qui fait partie de la troupe des sept hommes et femmes transgenres à se raconter sur scène dans «TRANS», l'élégant docu théâtral de Didier Ruiz ovationné l'été dernier à Avignon.

On ne pourra plus dire que le corps est une fatalité. Ian a eu des doutes sur une des scènes du spectacle, dont il est maintenant très fier. Celle où il enlève son tee-shirt, alors que c'était pourtant sa décision. Dès le premier rendez-vous avec le metteur en scène Didier Ruiz, il a annoncé: «Je veux montrer mes cicatrices. Les rendre belles et désirables.» Ian de la Rosa apparaît à la dixième minute de *TRANS* (més enllà), et déroule avec grâce et un humour acéré l'histoire de ce corps masculin qu'il s'est choisi. Celui qui a grandi en s'appelant Rosa Maria tient au «no drama»: «Il faut rire de soi. Tout ça, c'est drôle, finalement.» Il est donc

une des sept vies transgenres qui se racontent face au public, en français, catalan ou castillan, dans ce docu théâtral créé en Espagne et chaleureusement applaudi au Festival d'Avignon.

Boule de feu. En 2017, Ian est triste et inquiet: la série qu'il écrit pour la chaîne de télévision Movistar+ est stoppée. Elle avait pour personnage principal un garçon transgenre à Barcelone: «On n'était peut-être pas assez prêts à en parler en Espagne.» Au même moment, Didier Ruiz cherche, lui aussi à Barcelone, des personnes de tous âges ayant choisi de changer de genre. Ian mime face à nous l'effet de l'an-

nonce pour le spectacle: une puissante boule de feu dans le ventre. Un espoir. A l'époque, il est seul chez lui, envoie immédiatement un mail, rencontre trois fois Didier Ruiz pour des entretiens, lui raconte cette opportunité folle qu'il a saisie de décider de la personne qu'il voulait être. «L'art a été un moyen important pour prendre cette décision. Je me souviens du besoin de raconter les histoires avec une caméra, la seule façon pour moi d'éviter l'angoisse ou la dépression.» Une nuit d'été, à 15 ans, celui qui s'appelle encore Rosa Maria a une intuition très forte et décréte qu'il deviendra réalisateur de films. Il l'annonce à ses parents, «ils rient». Les deux sont travailleurs sociaux à Almería, dans les cultures sous serres du sud de l'Espagne. «J'ai grandi là, près de l'Afrique, au milieu de l'immigration, de ces histoires. Je pensais que j'étais très différent de mes parents, mais j'ai

compris que ce n'était pas vrai. Dans mon travail aussi, il y a toujours une visée sociale.» Sa famille est «très engagée politiquement, complètement à gauche». Son père a repris des études de sociologie: «Il réfléchit, ma mère agit, ils se complètent.»

Le cinéma lui vient de Coppola et de son père qui regarde *le Parrain* en boucle: pour Ian, l'addiction commence à 3 ans. Au lycée, à Grenade, il s'essaie à la réalisation d'un premier film. Puis il déménage à Barcelone pour étudier le journalisme mais sèche vite les cours, en profite pour se former au militantisme dans les AG de l'université et écrire des poèmes.

Sur scène, il décrit les derniers instants de Rosa Maria et les premiers de Ian. Avant d'arriver à Barcelone, le mot «transgenre» n'existe pas: «Pas de référents dans mon village... J'ai été une lesbienne pendant dix ans! Et j'ai adoré! C'est même parfois une période de ma vie qui me manque.» A Barcelone, il croise un garçon transgenre, comprend que c'est possible, met trois ans à se décider avant de «passer de l'autre côté». Il lit Paul B. Preciado, dévore films et livres sur le sujet.

Il ose à peine avouer aujourd'hui que ce nouveau prénom, Ian, a été celui du chien de la famille et du premier transgenre rencontré. «J'ai eu peur que mes parents me prennent pour un fou. Pas à cause de la transition, mais en se disant: "Il prend le nom du chien! Mais en réalité, c'est sérieux, ce nom m'a choisi.» Plus tard il reprendra Rosa, «Ian de la Rosa», pour accueillir dans le présent la personne qu'il a été. Pourtant, il a dû choisir entre les seins ou la barbe: il a coché la seconde option et regrette de ne pas avoir eu le courage de garder les deux. Le jour de ses 25 ans, il a annoncé le début de sa transition pour devenir un homme à ses parents. Son père a eu une frayeur: «Mais qui va te donner du travail?» Après le moment difficile, ils ont accueilli cette même personne avec un nouveau nom dans la famille. «Personne n'est préparé à se dire: "Ma fille devient mon fils!" Mais mes parents ont fait du chemin. Maintenant, ma mère rit quand elle entend demander à une femme enceinte: "C'est une fille ou un garçon?" Elle pense: "Tu n'en sais tellement rien!"»

Grossesse. A Barcelone, le jeune réalisateur vient de créer DebuT, le Laboratoire du genre hébergé par le théâtre Sala Beckett. Il rassemble



«Mes parents ont
fait du chemin.
Maintenant,
ma mère rit quand
elle entend
demander à une
femme enceinte:
“C’est une fille
ou un garçon?”
Elle pense:
“Tu n’en sais
tellement rien!”»

Ian de la Rosa

une troupe de personnes queer, trans, «pour raconter avec nos voix, nos histoires». Leur premier spectacle, prévu pour mai, s'appelle *Blabla Trans*. «Il faut prendre de la distance avec tous nos drames! On veut être drôles et partager avec le monde une autre vision de la vie. La réponse à cette vague féministe très forte en ce moment, c'est Trump, Bolsonaro... Mais quelque chose bouge dans la société, c'est un tremblement de terre.»

Ian de la Rosa, fan de Tony Gatlif, rêve de retourner au Festival de Cannes. Son court métrage *Victor XX*, qu'il a signé Ian Garrido, avait reçu le troisième prix de la Cinéfondation en 2015. Dans l'idéal, il ira avec le premier long métrage qu'il est en train d'écrire: l'histoire de la grossesse d'un homme transgenre. Une idée qui lui traverse l'esprit, à titre personnel: «A 30 ans, j'ai encore le temps. Mais peut-être un jour!» Le soir de la première au Théâtre de la Bastille à Paris, douze membres de sa famille seront là. Il ne leur a rien dit de ce qu'il se passait sur scène.

AURÉLIE CHARON

TRANS (més enllà)

m.s. **DIDIER RUIZ**

Les 1^{er} et 2 février

à Châteauvallon-Scène nationale,
Ollioules (83), du 4 au 10 février
au Théâtre de la Bastille (75011),
puis en tournée à Chevilly-Larue,
Fontenay-sous-Bois, Barcelone
et Choisy-le-Roi.

A signaler: le film de Stéphane
Mercurio sur la création du spectacle
sera diffusé sur France 3 dans
Libre Court, le 29 mars à 0 h 30.